

— Ça fait le neuvième cette semaine, et nous ne sommes qu'à vendredi, monsieur, dit le meunier, s'avançant vers le chasseur et indiquant du doigt le sanglier éventré et couché sur une échelle adossée à la muraille.

— Neuf, je crois que oui, répondit-il d'un ton distrait.

— Et c'est bien votre meilleure chasse, reprit le meunier, car c'est le père Noiraud, le plus vieux solitaire de la forêt de Maulnes, que vous avez abattu là. Je gage qu'il pèse au moins cinq cents. L'avons-nous poursuivi, traqué et guetté en vain, Chamonet, moi et les autres ! Je suis sûr qu'il a plus de cent balles et chevilles de fer dans sa peau. Vous pouvez vous vanter d'avoir rendu un fichu service à la contrée, monsieur Armand ! Il vous en a dévasté, celui-là, des champs de pommes de terre, des semis de chène et des seigles. Mais comment, diable, l'avez-vous débusqué ?

— C'est Louis, répondit simplement le chasseur, en montrant un jeune homme de bonne mine, couvert d'une blouse bleue, qui se préparait un verre d'absinthe à la table.

— Ah ! c'est toi ! fit le meunier, interrogeant du regard ce jeune homme.

— Oui, les chiens l'ont lancé au bas de la ligne de Tonnerro'.

— Dans le bois de M. le marquis de Tanlay, probablement' insinua le maître d'école.

— Voulez-vous bien vous taire, vilain nasilleux ! dit la mère Patois, en le poussant du coude.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? répondit Louis à l'instituteur avec un air de défi.

— Oh ! c'était histoire de causer ? repartit-il d'un ton contraint.

Puis il ajouta, sournoisement :

— Sans doute, M. Armand Lejeune ne chasserait pas dans les bois de M. le marquis sans en avoir la permission, surtout en temps prohibé, car je ne sache pas que la chasse soit encore ouverte.

En disant ces mots, le pédagogue regardait fixement celui à qui il s'adressait.

Mais soit qu'il ne les eût pas entendus, soit qu'il n'en prit souci, Armand ne fit aucune réponse. Louis, son domestique, se chargea de la réplique.

— Que la chasse soit ouverte ou non, dit-il, nous chassons dans toutes les saisons.

— Ça, c'est sûr, dit le meunier.

— Et que vous faites bien, ajouta un laboureur. Sans vous les sangliers détruisaient toutes nos récoltes.

— Bien parlé, Baptiste, appuya la mère Patois.

— N'est-ce pas la maman ? insinua Louis en sirottant son verre d'absinthe.

— Et quelque jour vous vous ferez pincer ! reprit le maître d'école en hochant la tête. Eh ! eh ! on en a pris de plus malins que vous !

— A table ! à table ! la gruotte est prête ! s'écria tout à coup la mère Patois, saisissant avec un coin de son tablier la chaudière par l'ause, et la déposant sur la foyère pour en verser le contenu dans une de ces vastes terrines brunes en usage dans le pays.

Comme elle achevait ces paroles, un bruit de chevaux et de ferraille retentit au dehors.

III

LA GRUOTTE DE SANGLIER ET LA MOTTE DE TERRE.

— Les gendarmes ! exclama le maître d'école qui avait l'oreille au guet.

— Les gendarmes ! répétèrent, avec émoi, les paysans en portant des regards inquiets tour à tour sur le jeune chasseur et sur le sanglier.

Le colporteur pâlit et tourna la tête vers le fond de la cheminée.

La mère Patois faillit laisser échapper la « poche » dont elle se servait, pour transvaser la gruotte de la marmite dans la terrine.

Armand était impassible.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et deux gendarmes, en tenue de service, entrèrent, pendant que quelques-uns des villageois cherchaient à s'esquiver.

— Oh ! oh ! ça sent le gibier, ici, fit l'un des fonctionnaires officiels en mettant les pieds dans la salle.

— A votre service, brigadier, dit Armand.

— Ah ! c'est vous, monsieur Lejeune. Toujours en chasse, donc ! toujours ! dit le gendarme, saluant le jeune homme.

Le maître d'école, qui souriait déjà malicieusement, fit la grimace en voyant le brigadier échanger une poignée de main avec Armand.

— Et vous toujours en tournée ? repartit gaiement celui-ci.

— Le service, le service, monsieur !

— Vous êtes mouillé, brigadier. Séchez-vous, et vous nous aiderez à manger la gruotte, reprit Lejeune.

— Quoi ! encore un sanglier d'abattu !

— Ma foi, oui.

— Voulez-vous donc tout détruire ?

— A table ! ça refroidit, intervint la mère Patois.

— Oui, à table, car j'ai une faim dévorante, dit Armand en s'asseyant.

Les gendarmes prirent place à ses côtés, et le reste de la compagnie suivit promptement leur exemple. Seul, le colporteur demeurait, dans un coin, près du feu.

— Voulez-vous nous faire l'amitié de manger un morceau avec nous ? lui demanda Armand.

— Merci, répondit l'autre sèchement.

— Ne vous gênez pas.

— Je n'ai pas faim.

Ce dialogue attira sur l'étranger l'attention des gendarmes.

— Est-ce que vous avez peur de nous montrer votre figure ? demanda l'un d'eux.

Et comme il ne répondait pas, le gendarme ajouta :

— Alors, montrez-moi votre passeport.

— Je le veux bien, monsieur, dit le colporteur, en tirant de sa poche un vieux calepin, qu'il fouilla en tous sens, mais sans trouver le papier désiré.

— Ah ! fit-il avec désolation, je l'aurai perdu en route.

— Perdu ! connu ! peuh ! dit le gendarme en se levant. Au nom, de la loi, je vous arrête.

Le colporteur se mit à trembler de tous ses membres. Sa frayeur, ses manières embarrassées firent soupçonner aux agents de la force publique qu'ils avaient affaire à quelque malfaiteur dangereux.

— Comment vous nommez-vous ? interrogea le brigadier en le saisissant au collet.